

Renaud Valère

Tranches de vide  
ou  
le Roman de Jil

*« (...) Tant que mes jambes me permettent de fuir,  
tant que mes bras me permettent de combattre,  
tant que l'expérience que j'ai du monde  
me permet de savoir ce que je peux craindre ou désirer,  
nulle crainte : je puis agir.*

*Mais lorsque le monde des hommes me contraint à observer ses lois,  
lorsque mon désir brise son front contre le monde des interdits,  
lorsque mes mains et mes jambes se trouvent emprisonnées  
dans les fers implacables des préjugés et des cultures,  
alors je frissonne, je gémiss et je pleure.*

*Espace, je t'ai perdu et je rentre en moi-même (...) »  
Henri Laborit.  
Eloge de la fuite, 1976.*

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **(Adolescence de Jil)**

Jil a dix ans. Il vient de déménager de Belfort pour Nancy. Il est avec sa mère pour se faire inscrire dans sa nouvelle école. Rencontre avec le directeur de l'école des garçons, Monsieur Lallemand. Homme d'une cinquantaine d'années, rompu à l'exercice de son métier, lent, solide, père tranquille. Une bave sèche, filandreuse, laiteuse est coincée entre les extrémités de ses lèvres. Jil la regarde avec étonnement s'agrandir et se raccourcir au fur et à mesure qu'il parle. Inscription.

Au revoir Monsieur Lallemand.

Ce n'est plus comme avant.

Jil n'ira pas à l'école des garçons, mais à celle des filles. Mixte elle aussi, symétrique à la première. Dirigée d'une main de fer par Mademoiselle Leblanc, petite femme exacerbée, en pleine crise de sénilité professionnelle, que leur effronterie presque pubère contribuera à exacerber un peu plus chaque jour. Une femme qui n'avait plus grande envie d'être là, plus grand chose à faire là, si ce n'est de les traiter de sales petites pestes, morpions, vauriens, mal élevés ! Je vais vous apprendre la politesse, moi !

Jil a froid, il a peur, il est seul. Pourquoi son frère n'est-il pas avec lui ? Ils lui font peur.

Ici, Jil n'est plus rien.

Hormis la peur, Jil ne sent rien.

Dès la première leçon, une inscription sur le tableau noir :

« Vous êtes en CM2, cette année sera capitale pour votre entrée en sixième et votre future scolarité au collège. »

Cette phrase, Jil l'a prise au pied de la lettre ou plutôt du tableau. Il va désormais concentrer toute son enfantine sauvagerie au service du savoir et de l'étude...

Quelques années auparavant, alors qu'un camarade le taquinait, la pointe d'un stylo bic qu'il avait gardé dans sa main, partit après un vif retournement, se planter instinctivement dans la pommette dudit camarade qui le cherchait. Juste en dessous de l'œil. Sang. Pleurs. Affolement.

Xavier fut emmené à l'hôpital. Jil restait seul sous la vindicte de ses collègues de classe.

Regards accusateurs, consternation générale, colère de son frère. Mauvais quart d'heure en perspective.

Une autre fois, Jil faillit mettre le feu à sa maison, - plus tard, il faillit mettre le feu à sa raison - en jouant avec de la paille et du feu, juste à côté de la réserve de fioul. Fumées. Colère de son frère. Explosion évitée. Motus et bouche cousue !

Une fois encore, et une fois encore, cette sauvagerie, difficilement compatible avec la vie en société, allait se manifester sans que le moindre sentiment de faute ne s'installe en lui.

Il manquait certainement telle dose de ceci, telle dose de

cela, pour que la réaction de culpabilité n'ait lieu. Refoule cet élan naturel qui compromettrait son avenir, la sécurité des siens et celle de ses collègues d'école.

Nancy.

Un beau matin de novembre.

Jil se rend à l'école d'un pas alerte, une vague idée de vengeance derrière la tête. Depuis le temps que le Stéphane lui ronge le sang, il va comprendre sa douleur. Il faut dire qu'il le provoque sans cesse, le cherche à la moindre occasion.

Mais cette année est capitale pour Jil.  
Il doit être le meilleur.  
C'est Madame Leblanc qui l'a dit.

Il va lui faire une bonne farce, l'impressionner, lui montrer de quel bois il se chauffe.

C'est pas très clair dans la tête à Jil, mais il est heureux et le ciel est bleu. Il va lui jouer un tour pendable dont il se souviendra toute sa vie.

Il a acheté du poivre à éternuer. Entre autres farces et attrapes. Il a prémédité son acte le samedi, l'a ruminé jusqu'au dimanche soir.

Il lui dit bonjour d'une franche poignée de main faussement amicale. Lui souffle une bonne dose de poivre à la figure. Dans les yeux en fait. Y a du vent. Pas bien réveillé Jil.

- Tu fais moins le malin hein Stéphane !

- Tu ne la ramènes plus autant là ! dit Jil.

Cris et pleurs de Stéphane.

Attroupement devant eux.

Ça lui fait peur à Jil, ça le serre dans la poitrine, ça le paralyse.

- Je ne peux plus ouvrir les yeux ! Je peux plus ouvrir les yeux ! Je vais aller voir Madame Leblanc ! Je vais aller voir Madame Leblanc !

Ça accoure de tous les côtés.

Tous ces regards, ça brûle Jil. Stéphane, lui, c'est le poivre qui le brûle.

Dix mille yeux le transpercent, le condamnent.

La directrice jubile de rage. Toi, je ne vais pas te rater. Elle le saisit par l'épaule et le secoue vivement.

- Qu'est-ce que tu as fait ? Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? Derrière le tableau tout de suite ! Et n'en bouge pas !

Ça lui chauffe encore plus dans les yeux, ça le pique, ça coule. Ça éclate en sanglots.

Jil s'exécute (comme un petit automate).

Anéanti. Trahi par tous et tout.

Regards compatissants, apitoyés, désolés mais c'est comme

ça des autres.  
Il se socialise pour de bon cette fois.  
On ne dispute plus.  
C'est sérieux.

L'image avantageuse, chevaleresque, que Jil croyait refléter pour toujours auprès de ses camarades était de neige, et elle fondait à présent en larmes sous le soleil impitoyable et uni des enfants de la salle.

Petit chevalier... de cire oui, cire molle, triste sire qu'il était.

Perdu dans le petit échiquier de cette société miniature, cette pâte à farcir que les grands appellent école. Où de futurs pions, futures dames, futurs rois, futurs fous s'affrontent, se jaugent, apprennent les règles du jeu en société.

Il faut préparer les moules pour la relève, programmer les automates, assurer la persistance du grand échiquier.

Jil fait désormais partie du Grand Corps des petits pions de l'arrière garde. Soldat désarmé de la Grande Armée des présents inutiles.

Tout à l'heure, la cloche va sonner. Les garçons vont arrêter de se courir après et de se battre. Les filles vont ranger leur élastique, leur corde à sauter ou leur cerceau. Le bruit des cris et des discussions va se dissiper, stoppé net par la sonnerie. Certains seront tristes à l'idée d'aller retourner étudier, d'autres, les bons élèves, seront heureux à l'idée de retrouver l'institutrice. C'est le cas de Jil. La récréation est pour lui une période obligée d'ennui profond. Sauf lorsqu'il se prend à rêver du temps passé.

Jil reste souvent en marge des autres, comme proscrit, derrière la grille de son école prison, à observer d'un regard vide la vie au dehors.

Circulation ininterrompue des voitures, passants pressés, monotonie de la ville, grise comme sa vie.

Depuis qu'il a envoyé Stéphane à la clinique pour cause de farce ratée, on ne lui parle plus. Si peu. « Pourquoi tu ne joues pas avec nous ? », lui demande-t-on. Il répond : « Je n'ai pas envie. »

Pas envie de se prendre des coups sans pouvoir réagir, ne pas pouvoir crier, se battre et se débattre comme les autres.

Comme avant.

La cloche va sonner. Encore cinq minutes, cinq petites

minutes pour se rappeler, rêver du passé. L'année dernière, tout était si différent. A la campagne, Jil avait des amis.

Jil c'était quelqu'un.

Voilà ce que pense Jil dans sa tête pendant la récréation :

« Tu te souviens de l'appel de la maîtresse, de Véronique, qui était toujours en retard, avec son habit de petit chaperon rouge, des deux frères Bègles, les pauvres du village, qui n'arrivaient pas à lire, de la Catherine, la fille des « gens du voyage », qu'on disait qu'elle puait, qu'elle ne se lavait pas, mais qu'on en était pas tous bien sûrs, de nos parties de billes, la simple, l'agate, la choucroute, la lune, la soleil, des boulets durement empochés sur l'adversaire qui rendaient fou de joie au moment de la victoire, et heureux pour le restant de la journée. De ce trou noir dans la terre ou le macadam, qu'il fallait viser et atteindre pour devenir le Roi du jour.

Tu te souviens de nos sorties dans la campagne, l'école au complet, pour toute l'après-midi. La maîtresse nous apprenait les fleurs, les arbres, les animaux, mais nous on préférait rentrer dans les champs de blé mûr pour y arracher des épis dorés gorgés de grains de joie, que l'on retournait, serrait et tirait entre nos dents blanches, dans une moisson de rires ensoleillés. Tu te souviens des jours d'hiver glacés, des chutes à luge où l'on mangeait la neige. On riait, on remontait le champ en courant, on se bousculait, on tombait, on roulait par terre, on recommençait tout essoufflé. Tu te souviens de ton copain Sylvain, le fils de la châtelaine, on passait tout notre temps à se raconter nos vies, nos exploits passés. Tu te souviens du jour où l'un des frères Bègles, le petit, s'était enfoncé l'aiguille d'une vieille seringue usagée dans le bras, pour voir. Tu te souviens de ce matin où tous les

enfants étaient réunis sur l'escalier de l'école et chantaient.  
Ton frère et toi avez pris place parmi les enfants, les voix, les  
sourires et les yeux qui brillaient dans la pureté du jour  
comme des soleils de printemps. »

La cloche sonne. Il n'est plus à la campagne, mais dans  
l'hiver ensommeillé, gris et pluvieux de Nancy.

Déjà seul dans la cour.

